

Hommage N° 3 à la révolution des soviets libres

Errico Malatesta Un peu de théorie [Sur les attentats et le terrorisme de 1892 en France et ailleurs à 1922 en URSS et ailleurs]

La révolution gronde partout ; elle est ici l'expression d'une idée, là le résultat d'un besoin ; plus souvent la conséquence d'un entrelacement des besoins et des idées qui s'engendrent et se renforcent réciproquement. Elle s'attache aux causes du mal ou frappe à côté, elle est consciente ou instinctive, elle est humaine ou brutale, généreuse ou étroitement égoïste, mais elle grandit et s'étend toujours.

C'est l'histoire qui marche : inutile de s'attarder à se plaindre des voies qu'elle choisit, puisque ces voies ont été tracées par toute l'évolution antérieure.

Mais l'histoire est faite par les hommes ; et puisque nous ne voulons pas rester spectateurs indifférents et passifs de la tragédie historique, puisque nous voulons concourir de toutes nos forces à déterminer les événements qui nous semblent plus favorables à notre cause, il nous faut un critérium pour nous guider dans l'appréciation des faits qui se produisent, et surtout pour choisir la place que nous voulons occuper dans le combat.

La fin justifie les moyens. On a bien médité de cette maxime. En réalité, elle est le guide universel de la conduite.

On pourrait dire mieux : chaque fin comporte son moyen. La morale il faut la chercher dans le but ; le moyen est fatal.

Étant donné le but qu'on se propose, par volonté ou par nécessité, le grand problème de la vie c'est de trouver le moyen qui, selon les circonstances, conduit le plus sûrement et le plus économiquement au but convoité.

De la manière dont on résout ce problème dépend, autant que peut dépendre de la volonté humaine, qu'un homme ou un parti atteigne ou non son but, qu'il soit utile à sa cause ou serve, sans le vouloir, la cause ennemie. Avoir trouvé le bon moyen, c'est tout le secret des grands hommes et des grands partis, qui ont laissé leurs traces dans l'histoire.

Le but des jésuites c'est, pour les mystiques, la gloire de Dieu ; pour les autres, la puissance de la Compagnie. Ils doivent donc tâcher d'abrutir les masses, de les terroriser, de les soumettre.

Le but des jacobins et de tous les partis autoritaires, qui se croient en possession de la vérité absolue, c'est d'imposer leurs idées à la masse des profanes. Ils doivent pour cela tâcher de s'emparer du pouvoir, d'assujettir les masses et de fixer l'humanité sur le lit de Procuste de leurs conceptions.

Quant à nous, c'est autre chose : bien différent est notre but, donc bien différents doivent être nos moyens.

Nous ne luttons pas pour nous mettre à la place des exploiters et oppresseurs d'aujourd'hui, et ne luttons pas non plus pour le triomphe d'une abstraction. Nous ne sommes pas comme ce patriote italien qui disait : « Qu'importe si tous les Italiens crèvent de faim, pourvu que l'Italie soit grande et glorieuse ! » Ni, non plus, comme ce camarade qui avouait qu'il lui serait égal de massacrer trois quarts des hommes, pourvu que l'Humanité soit libre et heureuse.

Nous voulons le bonheur des hommes, de tous les hommes, sans exception. Nous voulons que chaque être humain puisse se développer et vivre le plus heureusement possible. Et nous croyons que cette liberté et ce bonheur ne peuvent pas être donnés aux hommes par un homme ou par un parti, mais que tous les hommes doivent par eux-mêmes en découvrir les conditions et les conquérir. Nous croyons que seulement la plus complète application du principe de solidarité peut détruire la lutte, l'oppression et l'exploitation et que la solidarité ne peut être que le résultat de la libre entente, que l'harmonisation spontanée et voulue des intérêts.

Pour nous, tout ce qui cherche à détruire l'oppression économique, politique, tout ce qui sert à élever le niveau moral et intellectuel des hommes, à leur donner la conscience de leurs droits et de leurs forces et à les persuader de faire leurs affaires par eux-mêmes, tout ce qui provoque la haine contre l'oppression et l'amour entre les hommes, nous approche de notre but et par conséquent est bien — sujet seulement à un calcul quantitatif pour obtenir avec des forces données le maximum d'effet utile. Et au contraire est mal, parce que c'est en contradiction avec le but, tout ce qui tend à conserver l'état actuel, tout ce qui tend à sacrifier, contre sa volonté, un homme au triomphe d'un principe.

Nous voulons le triomphe de la liberté et de l'amour.

Mais renouons-nous pour cela à l'emploi des moyens violents ? Pas le moins du monde. Nos moyens sont ceux que les circonstances nous permettent et nous imposent.

Certainement nous ne voudrions arracher un cheveu à personne ; nous voudrions sécher toutes les larmes et n'en faire répandre aucune. Mais il nous faut bien lutter dans le monde tel qu'il est, sous peine de rester des rêveurs stériles.

Il viendra le jour, nous le croyons fermement, dans lequel il sera possible de faire le bien des hommes sans faire du mal ni à soi ni aux autres. Aujourd'hui ce n'est pas possible. Même le plus pur et le plus doux des martyrs, celui qui se ferait traîner à l'échafaud pour le triomphe du bien, sans résistance, en bénissant ses persécuteurs comme le Christ de la légende, celui-là encore ferait bien du mal. Outre le mal qu'il ferait à soi-même, ce qui doit aussi compter pour quelque chose, il ferait répandre des larmes amères à tous ceux qui l'aiment.

Il s'agit donc, toujours, dans tous les actes de la vie, de choisir le moindre mal, de tâcher de faire le moins de mal pour la plus grande somme de bien possible.

L'humanité se traîne péniblement sous le poids de l'oppression politique et économique ; elle est abruti, dégénérée, tuée (et pas toujours lentement) par la misère, l'esclavage, l'ignorance et leurs résultantes.

Pour la défense de cet état de choses existent de puissantes organisations militaires et policières, qui répondent par la prison, l'échafaud, le massacre à toute tentative sérieuse de

changement. Il n'y a pas de moyens pacifiques, légaux, pour sortir de cette situation, et c'est naturel parce que la loi est faite exprès par les privilégiés pour défendre les privilèges.

Contre la force physique qui nous barre le chemin, il n'y a que l'appel à la force physique, il n'y a que la révolution violente. Évidemment la révolution produira bien des malheurs, bien des souffrances ; mais si elle en produisait cent fois plus, elle serait encore une bénédiction relativement à ce qu'on endure aujourd'hui.

On sait que dans une seule grande bataille on tue plus de gens que dans la plus sanglante des révolutions ; on sait les millions d'enfants qui meurent en bas âge chaque année faute de soins ; on sait les millions de prolétaires qui meurent prématurément du mal de misère ; on sait la vie rachitique, sans joie et sans espoir, que mène l'immense majorité des hommes ; on sait que même les plus riches et les plus puissants sont bien moins heureux qu'ils pourraient l'être dans une société d'égaux ; et l'on sait que cet état de choses dure depuis un temps immémorial. Il durerait indéfiniment sans la révolution, tandis qu'une seule révolution, qui s'en prendrait résolument aux causes du mal, pourrait mettre à jamais l'humanité sur la voie du bonheur.

Vienne donc la révolution ; chaque jour qu'elle tarde c'est une masse énorme de souffrances infligées aux hommes. Travaillons à ce qu'elle vienne vite et soit telle qu'il faut pour en finir avec toute oppression et toute exploitation.

C'est par amour des hommes que nous sommes révolutionnaires : ce n'est pas notre faute si l'histoire nous a acculés à cette douloureuse nécessité.

Donc pour nous, les anarchistes, ou du moins (puisque à la fin les mots ne sont que des conventions) pour ceux d'entre les anarchistes qui voient les choses comme nous, tout acte de propagande ou de réalisation, parla parole ou par le fait, individuel ou collectif, est bien quand il sert à approcher et faciliter la révolution, quand il sert à assurer à la révolution le concours conscient des masses et à lui donner ce caractère de libération universelle, sans lequel on pourrait bien avoir une révolution, mais pas la révolution que nous désirons. Et c'est surtout en fait de révolution qu'il faut tenir compte du principe du moyen le plus économique, parce qu'ici la dépense se totalise en vies humaines.

Nous connaissons assez les affreuses conditions matérielles et morales dans lesquelles se trouve le prolétariat pour ne pas nous expliquer les actes de haine, de vengeance, voire même de férocité qui pourront se produire. Nous comprenons qu'il y ait des opprimés qui, ayant été toujours traités par les bourgeois avec la plus ignoble dureté, ayant toujours vu que tout était permis au plus fort, un beau jour, quand ils se trouvent pour un moment les plus forts, se disent : « Faisons, nous aussi, comme les bourgeois ».

Nous comprenons qu'il peut arriver que dans la fièvre de la bataille des natures originellement généreuses, mais non préparées par une longue gymnastique morale, très difficile dans les conditions présentes, perdent de vue le but à atteindre, prennent la violence comme fin à soi-même et se laissent entraîner à des transports sauvages.

Mais une chose est comprendre et pardonner, autre chose est revendiquer. Ce ne sont pas là les actes que nous pouvons accepter, encourager, imiter. Nous devons être résolus et énergiques, mais nous devons tâcher de ne jamais outrepasser la limite marquée par la nécessité.

Nous devons faire comme le chirurgien qui coupe quand il faut, mais évite d'infliger d'inutiles souffrances : en un mot, nous devons être inspirés par le sentiment de l'amour des hommes, de tous les hommes.

Il nous paraît que ce sentiment d'amour soit le fond moral, l'âme de notre programme : il nous paraît que seulement en concevant la révolution comme le grand jubilé humain, comme la libération et la fraternisation de tous les hommes, à n'importe quelle classe ou quel parti ils aient appartenu, notre idéal pourra se réaliser.

La révolte brutale se produira certainement, et elle pourra même servir à donner le grand coup d'épaule qui doit ébranler le système actuel ; mais si elle ne trouvait pas le contrepoids des révolutionnaires qui agissent pour un idéal, elle se dévorerait elle-même.

La haine ne produit pas l'amour ; par-là haine on ne renouvelle pas le monde. Et la révolution de la haine, ou échouerait complètement, ou bien aboutirait à une nouvelle oppression, qui pourrait bien s'appeler anarchiste, comme on appelle libéraux les gouvernements actuels, mais qui n'en serait pas moins une oppression et ne manquerait pas de produire les effets que produit toute oppression.

E. Malatesta, écrit en français, 21 août 1892¹, pour le périodique *L'Endehors* ; publié en brochure en 1899 par *Les Temps nouveaux*.

Impressions sur la dictature du prolétariat : Lettre d'Errico Malatesta à Luigi Fabbri, Londres, 30 juillet 1919.

Mon très cher Fabbri,

Il me semble que sur la question qui te préoccupe tellement, celle de la « dictature du prolétariat », nous sommes fondamentalement d'accord.

Je crois que sur cette question l'opinion des anarchistes ne peut être mise en doute, et de fait avant la révolution bolchévique personne n'avait de doute. L'anarchie signifie « non-gouvernement » et donc, à plus forte raison, « non-dictature », puisque la dictature est un gouvernement absolu, sans control et sans limites constitutionnelles.

Quand la révolution bolchevique a éclaté, plusieurs de nos amis ont confondu ce qui était révolution contre le gouvernement préexistant et ce qui était un nouveau gouvernement, venu se superposer à la révolution pour la freiner et la diriger pour les buts particuliers d'un parti, dont les membres se sont presque déclarés eux-mêmes bolchéviks.

Or, les bolcheviks sont simplement des marxistes, qui sont honnêtement et logiquement demeuré des marxistes, à la différence de leurs maîtres et de leurs modèles, les Guesde, les Plekhanov, les Hyndman, les Scheidemann, les Noske, etc., qui ont le destin que tu connais. Nous respectons leur sincérité, nous admirons leur énergie, mais comme nous n'avons jamais

¹ Deux ans plus tard, à Paris en 1894, Émile Henry jetait une bombe dans un café près de la gare saint Lazare. Au tribunal il se défendit courageusement et alléguait un étrange argument. « La bourgeoisie n'a fait qu'un bloc des anarchistes. Un seul homme, Vaillant, avait lancé une bombe ; les neuf dixièmes des compagnons ne le connaissaient même pas. Cela n'y fit rien. On persécuta en masse. Tout ce qui avait quelque relation anarchiste fut traqué. Eh bien ! Puisque vous rendez ainsi tout un parti responsable des actes d'un seul homme, et que vous frappez en bloc, nous aussi, nous frappons en bloc. » La loi du talion, faire d'un groupe social un bloc, c'est renforcer le fanatisme !

été d'accord avec eux sur le terrain théorique, nous ne saurions nous « solidariser » avec eux quand on passe de la théorie à la pratique.

Mais la vérité est peut-être celle-ci : nos amis bolchevisants comprennent simplement, par l'expression « dictature du prolétariat », le fait révolutionnaire des travailleurs qui prennent possession de la terre et des instruments de travail et cherchent à constituer une société, d'organiser un mode de vie dans lequel il n'y ait pas de place pour une classe qui exploite et opprime les producteurs. Comprise ainsi, la « dictature du prolétariat » serait le pouvoir effectif de tous les travailleurs d'accord pour abattre la société capitaliste, qui deviendrait l'« anarchie » dès que la résistance réactionnaire cesserait et que personne ne prétendrait plus obliger par la force la masse à obéir et à travailler pour lui. Et alors notre désaccord ne serait plus qu'une question de mots. « Dictature du prolétariat » signifierait dictature de tous, c'est-à-dire qu'elle ne serait plus une dictature, comme le gouvernement de tous n'est plus le gouvernement, dans le sens autoritaire, historique, pratique du terme.

Mais les vrais partisans de la « dictature⁵ du prolétariat » ne l'entendent pas ainsi et ils nous le font bien voir en Russie. Le « prolétariat », naturellement figure ici, comme le peuple dans les régimes démocratiques, c'est-à-dire simplement pour cacher l'essence réelle de la situation. En réalité, il s'agit de la dictature d'un parti, ou plutôt de celle des chefs d'un parti, et c'est une dictature bien réelle avec ses décrets, avec ses sanctions pénales, avec ses agents exécutifs et surtout avec sa force armée qui servira aujourd'hui à défendre la révolution contre des ennemis extérieurs, mais qui servira demain pour imposer aux travailleurs la volonté des dictateurs d'arrêter la révolution, de consolider les nouveaux intérêts qui sont en voie de constitution et de défendre contre la masse une nouvelle classe privilégiée.

Le général Bonaparte aussi défendit la Révolution contre la réaction européenne, mais en la défendant il la détruisit. Lénine, Trotski et Cie sont certainement des révolutionnaires sincères à la façon dont ils comprennent la révolution et ils ne trahiront pas; mais ils préparent les cadres gouvernementaux qui serviront à ceux qui viendront après pour profiter de la révolution et la tuer. Ils seront les premières victimes de leur méthode et, je le crains, la révolution le sera également. C'est l'histoire qui se répète: «*mutatis mutandis*»; c'est la dictature de Robespierre qui le conduisit à la guillotine et prépara la voie à Napoléon. ²[...]

La terreur révolutionnaire [et l'URSS]

« [...] Nous voulons être des libérateurs et nous devons agir comme tels, par les moyens de la prédication et de l'exemple.

Cela étant dit, occupons-nous ici de la question la plus importante : la défense de la révolution.

Il y a encore des camarades qui sont fascinés par l'idée de la terreur. Il leur semble que la guillotine, les fusillades, les massacres, les déportations, les galères (« potence et galères », me disait récemment un communiste des plus notoires) soient les armes puissantes et indispensables de la révolution, et ils trouvent que si tant de révolutions ont été écrasées et n'ont pas donné le résultat qu'on en attendait, ce fut à cause de la bonté, de la faiblesse des révolutionnaires qui n'ont pas suffisamment persécuté, réprimé, massacré.

C'est là un préjugé courant dans certains milieux révolutionnaires, préjugé qui trouve son origine dans la rhétorique et dans les falsifications historiques des apologistes de la grande révolution française, et qui s'est trouvé renforcé dans ces dernières années par la propagande des bolchevistes. Mais la vérité est précisément l'opposé : la terreur a toujours été un instrument de tyrannie. En France, elle a servi la tyrannie de Robespierre. Elle a aplani les

² Texte repris comme une partie du prologue du livre de Fabbri *Dictature et révolution* (1922).

voies à Napoléon et à la réaction qui suivit. En Russie, elle a persécuté et tué des anarchistes, des socialistes, a massacré des ouvriers et des paysans rebelles, et a arrêté, en somme, l'élan d'une révolution qui pouvait cependant ouvrir à la civilisation une ère nouvelle. [...] »

Pensiero e Volontà, 1-10-1924; n° 19.

Malatesta et un renégat anarcho-bolchévik en tournée de propagande en Italie

« Un anarchiste aux prises avec lui-même : à propos de l'entrevue avec Hermann Sandomirsky »

« [...] Sandomirsky reconnaît que l'accusation de tyrannie portée contre le gouvernement russe est vraie, et lui-même nous a rapportés des exemples de persécutions, d'abus, de fusillades sans procès et de machinations policières diaboliques qui feraient pâlir d'envie les pires flics de chez nous. Il admet que les soviets (les conseils d'ouvriers et de paysans) ne sont supportés que parce qu'ils sont formés de personnes sûres, qui acceptent d'être les instruments du gouvernement central. Il est d'accord sur le fait que, surtout après la conférence internationale de Gênes [mai 1922] il ne reste plus rien ou presque de la révolution, si ce n'est l'effet moral produit sur les masses par la secousse et l'expérience révolutionnaire, qui, on peut être sûr, une fois surmontées la lassitude et la réaction transitoire, fera que la Russie reprendra sa marche grandiose en avant.

Mais Sandomirsky prétend que vu l'état de la situation, quelque soit le régime qui remplacerait l'actuel, il serait plus réactionnaire, plus sanguinaire. C'est avec cet argument que Sandomirsky justifie sa collaboration avec le gouvernement bolchévique, et la demande, plus ou moins explicite, qu'il nous faisait d'atténuer notre opposition à son gouvernement. [...]

C'est une fois encore cette vieille imposture, la « réalité historique », dont on voulait se servir pour nous pousser à approuver la guerre [de 1914-1918] ! Notre mission est au contraire de combattre toutes les « réalités » qui nous semblent mauvaises, et peu importe qu'elles soient dites révolutionnaires et qu'elles le produisent d'un cataclysme social. La révolution n'est pas pour nous, une entité abstraite, une déesse à vénérer.

Umanità Nuova, 4 mai 1922.

Derniers mots à propos du terrorisme

« Celui jette une bombe et tue un passant dit que, victime de la société, il s'est rebellé contre la société. Mais le pauvre mort pourrait dire : « Mais suis-je la société ? »

Note de Malatesta griffonnée sur un papier le 11 juillet 1932 alors qu'il est malade et affaibli ; il décède le 22 juillet 1932.